

La compréhension en lecture, Emmanuelle RABIN

Compréhension 30

La reconstruction d'un texte au service de la construction du sens

« Et tout le reste est littérature » Verlaine

Contexte :

Public visé :

Cette démarche a été expérimentée par une classe de Quatrième, dont un tiers de la classe est diagnostiqué dyslexique et qui comprend aussi quatre élèves éprouvant des difficultés assez importantes en lecture et en compréhension.

Thématique :

L'expérimentation porte sur deux lectures analytiques de textes littéraires :

- la lettre de Mme de Sévigné à M. de Coulanges, du 15 décembre 1670 : elle s'inscrit dans la première séquence de l'année de Quatrième intitulée « Lettres de femmes »
- l'incipit de la nouvelle, La Parure, de Guy de Maupassant, étudiée dans le cadre d'une séquence sur la nouvelle réaliste au XIX^{ème} siècle.

Généralement, en cours de Français, le texte est découvert dans son intégralité, par le biais d'une lecture professorale, d'un questionnement vérifiant sa compréhension globale. Puis certains aspects sont mis en lumière à partir des impressions des élèves, des relevés, des enjeux du texte.

Pour les élèves dyslexiques, cette expérimentation se donne pour **objectifs** de :

- faciliter la lecture de textes narratifs longs, littéraires, complexes en classe de 4^e
- favoriser la compréhension par une lecture accompagnée
- proposer une entrée différente dans les textes par une lecture sériée, en ciblant les informations essentielles et la composition du texte.

Aussi propose-t-on la **démarche** suivante :

Le même texte est donné dans des versions abrégées de taille variable :

1. Dans une première version, on proposera le cœur du texte : la phrase, le paragraphe porteur du sens littéral, de l'information essentielle.
2. Dans une deuxième version et parfois une troisième version, on y ajoutera des extraits supplémentaires de paragraphes qui rendent compte de la manière dont le texte est construit et de sa richesse.
3. Enfin, on proposera le texte dans son intégralité.

Dans les propositions suivantes, nous cherchons à vérifier la pertinence et l'intérêt de cette démarche pour un texte à dominante narrative.

Difficultés des dyslexiques :

Cette expérimentation a pour objet de proposer des stratégies de compensation aux élèves dyslexiques, tout en maintenant les mêmes objectifs que pour le reste de la classe et vise à répondre aux difficultés suivantes :

- La difficulté à lire un texte littéraire : dans la lettre de Mme de Sévigné, par exemple, l'élève est confronté aux phrases longues, complexes, à la variété, la rareté ou la polysémie du lexique, au niveau de langue, qui ne facilitent ni la lecture ni l'accès au sens.
- La méconnaissance des codes propres à la société du XVIIème ou du XIXème siècle et la difficulté à s'appuyer sur le paratexte pour aller chercher des informations. Dans la lettre de Mme de Sévigné, les désignations des personnages de la Cour renvoient à des notes qui sont complexes, écrites en caractères très petits.

En outre, l'écriture de Mme de Sévigné s'inscrit dans la vie sociale et littéraire des salons du XVIIème siècle. Il est nécessaire de présenter ce contexte culturel à tous les élèves de la classe. Mais les liens à faire entre ces informations et la lecture de la lettre représentent **une difficulté supplémentaire pour les élèves dyslexiques en raison de leur faible mémoire de travail.**

- La difficulté à avoir une représentation d'ensemble d'un extrait et à comprendre la construction du texte. En effet, la longueur du texte et sa disposition sur la page n'aident pas au repérage de sa composition : par exemple, dans la lettre de Mme de Sévigné, il n'y a pas de paragraphes et dans le dialogue fictif, il n'y a pas de retrait à la ligne à chaque changement d'interlocuteurs.
- La difficulté à hiérarchiser les informations données dans le texte, à discriminer les informations essentielles de celles qui ne sont pas indispensables à sa compréhension. La mémoire de travail qui permet de faire ces choix est insuffisante pour les élèves dyslexiques.

La démarche :**Premier exemple : la lettre de Mme de Sévigné à M. de Coulanges du 15 décembre 1670**

Une moitié de classe comprenant les élèves dyslexiques et les élèves en difficulté de lecture est regroupée à l'avant de la salle et travaille en interaction, guidée par le professeur. L'autre moitié de la classe travaille en autonomie, guidée par des activités à réaliser sur la troisième et la quatrième version du texte.

Quatre versions seront distribuées, successivement, à la première moitié de la classe.

1. Première version distribuée : elle est particulièrement abrégée.

Elle contient la date, le lieu et l'information principale de cette lettre.

Madame de Sévigné, *Lettres*, Lettre à Monsieur de Coulanges, 15 décembre 1670

A Paris, ce lundi 15 décembre 1670

M. de Lauzun épouse dimanche au Louvre ... Mademoiselle.

Adieu.

Je demande aux élèves de nommer les caractéristiques de la lettre. Puis ils cherchent des informations sur les noms propres qui désignent des lieux et des personnes.

Nous nous demandons quel est l'enjeu de cette lettre. En quoi est-elle importante ou contient-elle une nouvelle digne d'être révélée ?

Les élèves proposent des hypothèses de lecture à mettre en lien avec les codes de la société du XVII^{ème} siècle.

Ils rédigent une trace écrite reprenant les éléments à retenir :

« C'est une lettre à valeur informative qui a pour cadre la cour du Roi. Il s'agit d'une révélation, d'un « scoop » »

2. Deuxième version distribuée : c'est une version abrégée des trois paragraphes.

Je demande aux élèves de retrouver les informations données précédemment en les surlignant : cela permet d'exercer la compétence de lecture ciblée en les entraînant à

repérer rapidement des mots, des phrases connus.

Cette version met en évidence la manière dont le texte est construit et donne une idée de l'image du texte. Rappelons que le texte d'origine ne comporte pas de paragraphes.

Les élèves sont invités à découvrir les enjeux des trois paragraphes :

- le premier : l'annonce de la « chose » à travers le procédé de répétition du superlatif
- le deuxième : la devinette
- le troisième : la mise en scène de l'incrédulité du destinataire

Madame de Sévigné, *Lettres*, Lettre à Monsieur de Coulanges, 15 décembre 1670

A Paris, ce lundi 15 décembre 1670

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse : une chose enfin qui se fera dimanche.

Je ne puis me résoudre à la dire ; devinez-la. Jetez-vous votre langue aux chiens ? Eh bien ! il faut donc vous la dire : M. de Lauzun épouse dimanche au Louvre, devinez qui.

Il faut donc à la fin vous le dire : il épouse, dimanche, au Louvre, avec la permission du Roi, Mademoiselle de..., Mademoiselle..., devinez le nom : il épouse Mademoiselle, ma foi !

Si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, nous trouverons que vous avez raison ; nous en avons fait autant que vous.

Adieu.

Les élèves rédigent une trace écrite qui reprend l'enjeu de chacun des paragraphes.

3. Troisième version distribuée : c'est une version plus longue des trois paragraphes avec la réécriture du dialogue fictif sous une disposition plus lisible.

Il s'agit pour les élèves de :

- Retrouver les informations données précédemment en les surlignant : lecture ciblée.
- Repérer l'énumération et son amplitude dans le premier paragraphe : quel est le rôle de cette énumération particulièrement longue ?
- Retrouver la devinette et comprendre le dialogue : celui-ci met en scène et en voix la devinette : quel est le rôle de ce dialogue ?

- Retrouver et comprendre la mise en scène des réticences du lecteur à l'annonce de la nouvelle.

Madame de Sévigné, *Lettres*, Lettre à Monsieur de Coulanges, 15 décembre 1670

A Paris, ce lundi 15 décembre 1670

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande : une chose enfin qui se fera dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la berlue ; une chose qui se fera dimanche, et qui ne sera peut-être pas faite lundi.

Je ne puis me résoudre à la dire ; devinez-la ; je vous le donne en trois. Jetez-vous votre langue aux chiens ? Eh bien ! il faut donc vous la dire : M. de Lauzun épouse dimanche au Louvre, devinez qui, je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent.

Mme de Coulanges dit : " Voilà qui est bien difficile à deviner ; c'est Mme de la Vallière.

- Point du tout, Madame.

- C'est donc Mlle de Retz ?

- Point du tout, vous êtes bien provinciale.

- Vraiment, nous sommes bien bêtes, dites-vous, c'est Mlle Colbert.

- Encore moins.

- C'est assurément Mlle de Créquy.

- Vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin vous le dire : il épouse, dimanche, au Louvre, avec la permission du Roi, Mademoiselle de..., Mademoiselle..., devinez le nom : il épouse Mademoiselle, ma foi ! par ma foi ! ma foi jurée ! Mademoiselle, la grande Mademoiselle ; Mademoiselle, fille de feu Monsieur, petite-fille d'Henri IV ;

Si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer ; si enfin vous nous dites des injures : nous trouverons que vous avez raison ; nous en avons fait autant que vous.

Adieu ; les lettres qui seront portées par cet ordinaire vous feront savoir si nous disons vrai ou non.

Les élèves, peu à peu, comprennent la dimension ludique que l'auteur entretient avec le

destinataire, puis ses autres lecteurs : en effet, cette lettre est destinée à être lue dans les salons et appréciée comme un jeu littéraire. Tout ce qui s'ajoute sert à brouiller et à retarder l'annonce de l'information.

4. Quatrième feuille distribuée : il s'agit de la version complète, mais qui n'est pas disposée comme la version originale.

Madame de Sévigné, *Lettres*, Lettre à Monsieur de Coulanges, 15 décembre 1670

A Paris, ce lundi 15 décembre 1670

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus secrète jusqu'aujourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie : enfin une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans nos siècles passés, encore cet exemple n'est - il pas juste ; une chose que l'on ne peut pas croire à Paris (comment la pourrait-on croire à Lyon ?) ; une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde ; une chose qui comble de joie Madame de Rohan et Madame d'Hauterive ; une chose enfin qui se fera dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la berlue ; une chose qui se fera dimanche, et qui ne sera peut-être pas faite lundi.

Je ne puis me résoudre à la dire ; devinez-la : je vous le donne en trois. Jetez-vous votre langue aux chiens ? Eh bien ! il faut donc vous la dire : M. de Lauzun épouse dimanche au Louvre, devinez qui, je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent.

Mme de Coulanges dit : Voilà qui est bien difficile à deviner ; c'est Mme de la Vallière.

- Point du tout, Madame.

- C'est donc Mlle de Retz ?

- Point du tout, vous êtes bien provinciale.

- Vraiment, nous sommes bien bêtes, dites-vous, c'est Mlle Colbert.

- Encore moins.

- C'est assurément Mlle de Créquy.

- Vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin vous le dire : il épouse, dimanche, au Louvre, avec la permission du Roi, Mademoiselle de..., Mademoiselle..., devinez le nom : il épouse Mademoiselle, ma foi ! par ma foi ! ma foi jurée ! Mademoiselle, la grande Mademoiselle ; Mademoiselle, fille de feu Monsieur, petite-fille d'Henri IV ; Mlle d'Eu, Mlle

de Dombes, Mlle de Montpensier, Mlle d'Orléans, mademoiselle, cousine germaine du Roi ; Mademoiselle, destinée au trône ; Mademoiselle, le seul parti de France qui fût digne de Monsieur . »

Voilà un beau sujet de discourir. Si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer ; si enfin vous nous dites des injures : nous trouverons que vous avez raison ; nous en avons fait autant que vous.

Adieu ; les lettres qui seront portées par cet ordinaire vous feront savoir si nous disons vrai ou non.

A partir de cette version complète, je demande aux élèves de :

- Retrouver les informations données précédemment en les surlignant : lecture ciblée.

En projetant le texte sur un Tableau Numérique Interactif, on pourra projeter les versions successives et ne faire surligner que ce qui est ajouté dans la version la plus récente.

- Comparer les quatre versions pour en rédiger une synthèse, qui reprendra les faits de langue progressivement ajoutés et observés tout au long de l'étude.

Au moment de faire la synthèse collective qui regroupe l'ensemble de la classe, les deux groupes d'élèves sont également armés pour prendre la parole et recenser les enjeux et les procédés mis en œuvre par Mme de Sévigné dans cette lettre.

Le groupe guidé a une vision d'ensemble du texte et peut aussi se référer à des passages précis. La lecture ciblée et répétée a permis aux élèves de « s'installer » dans le texte, et les enjeux ont été identifiés progressivement.

La séance se prolonge par une activité d'écriture : les élèves doivent écrire une lettre à un ami en lui annonçant une nouvelle étonnante et en reprenant les mêmes procédés que ceux de Mme de Sévigné.

C'est l'occasion de revoir, du point de vue de la langue, le superlatif, les types de phrases et la ponctuation expressive, les procédés de suspens.

La construction de la lettre et les procédés de retardement de l'annonce ont été réutilisés et compris par tous les élèves.

L'étude de ce texte a nécessité deux séances d'une heure non consécutives, ce qui a évité une certaine lassitude. Mais travailler sur quatre versions semble le maximum ; notre deuxième exemple sur l'incipit de La Parure de Maupassant présentera trois versions.

Cette lettre de Mme de Sévigné se prête particulièrement à cette démarche de lecture puisqu'un de ses intérêts réside dans le développement, l'expansion des noms et les procédés de brouillage. Je ne généralise pas cette approche à tous les textes étudiés,

mais à celui qui semble le plus ardu ou le plus long.

A mon sens, voici ce que l'élève peut comprendre de cette démarche de lecture :

- Dans chaque paragraphe d'un texte, réside un élément essentiel qu'il faut discriminer du reste, que l'on peut appeler l'idée générale : on pourra retravailler cette compétence à partir de paragraphes précis dans lequel il s'agira de relever l'information essentielle ou que l'on résumera sous forme de phrase ou de titre.
- Ce qui n'est pas l'idée principale fait sens aussi et révèle des procédés et des intentions que l'on peut mettre en évidence.
- L'élève a l'impression de maîtriser l'extrait et de ne pas être noyé au milieu des phrases, voire des mots.
- L'élève a finalement accès, grâce à une adaptation du texte et à une démarche progressive, au texte intégral, sans simplification ni élision.

Deuxième exemple : l'incipit de La Parure de Guy de Maupassant

Dans une séquence sur la nouvelle réaliste en classe de Quatrième, j'étudie l'incipit et la chute de La Parure de Guy de Maupassant.

Les objectifs sont de comprendre comment l'auteur nous introduit dans un environnement réaliste, comment il présente le personnage principal, et comment la fracture de ce personnage va guider tout le récit.

Difficultés des dyslexiques :

Cette expérimentation a pour objet de proposer des stratégies de compensation aux élèves dyslexiques, tout en maintenant les mêmes objectifs que pour le reste de la classe et vise à répondre aux difficultés suivantes :

- La difficulté à lire un texte littéraire : dans La Parure de Maupassant, par exemple, l'élève est confronté aux phrases longues, complexes, à la variété, la rareté ou la polysémie du lexique, au niveau de langue, qui ne facilitent ni la lecture ni l'accès au sens.
- La méconnaissance des codes propres à la société du XIXème siècle et la difficulté à s'appuyer sur le paratexte pour aller chercher des informations. Les effets de réel ont peu de sens pour un élève qui n'a pas de représentation des modes de vie de cette époque, selon la place et le rôle que l'on occupe dans cette société. Le déterminisme social présenté par l'auteur doit être explicité. Ces informations sont nécessaires pour tous les élèves de la classe, mais pour les élèves dyslexiques, elles seront à ajouter à toutes celles dont ils ont déjà besoin pour lire et comprendre globalement.
- La difficulté à avoir une représentation d'ensemble d'un extrait et à comprendre la construction du texte : l'incipit est exclusivement consacré à la présentation de l'héroïne, Mathilde, qui n'est pas nommée d'ailleurs, et son environnement est perçu à travers son champ de vision. Le texte repose sur une opposition fondamentale entre la vie simple de Mathilde et ses rêves et ambitions.
- La difficulté à hiérarchiser les informations données dans le texte, à discriminer les informations essentielles de celles qui ne sont pas indispensables à sa compréhension. La mémoire de travail qui permet de faire ces choix est insuffisante pour les élèves dyslexiques.

Trois versions sont distribuées, successivement, à l'ensemble de la classe. Sans distinguer deux groupes de travail, il s'agissait de voir comment, dans cette démarche désormais connue, les élèves dyslexiques participent à l'étude du texte, sans être davantage guidés, et ce que les autres élèves peuvent tirer comme profit de cette expérimentation.

1. Première version distribuée : elle est abrégée et ne reprend que les principales oppositions dans la vie de l'héroïne.

Avant de distribuer cette version, je demande aux élèves de préciser par écrit leurs représentations d'un début de récit : qu'attend le lecteur quand il commence à lire une nouvelle ?

Une première synthèse collective est faite. Pour les élèves, on doit très vite comprendre où se passe le récit et qui sont les personnages et quel(s) problème(s) ils vont rencontrer.

Nous allons mettre ces attentes en parallèle avec cette première version abrégée.

C'était une de ces jolies et charmantes filles, nées, comme par une erreur du destin, dans une famille d'employés. Elle se laissa marier avec un petit commis du ministère de l'Instruction publique.

Elle fut simple, ne pouvant être parée, mais malheureuse comme une déclassée.

Elle souffrait de la pauvreté de son logement. Elle songeait aux grands salons vêtus de soie ancienne.

Quand elle s'asseyait, pour dîner, devant la table ronde couverte d'une nappe de trois jours, elle songeait aux dîners fins, elle songeait aux plats exquis servis en des vaisselles merveilleuses.

Elle n'avait pas de toilettes, pas de bijoux, rien.

Elle avait une amie riche, une camarade de couvent qu'elle ne voulait plus aller voir, tant elle souffrait en revenant.

1. Où et quand se déroule ce récit ? Très peu d'informations sont données ... On dirait le début d'un conte.

2. Le personnage principal : comment est-il présenté ? Que sait-on sur lui ? Est-il nommé ? Est-il décrit ? Il est présenté d'emblée par son physique peu détaillé, par sa situation modeste et son mariage. Il n'est pas nommé et semble représenter une catégorie « une de ces... ». Il n'est pas heureux. Il n'a pas l'air à sa place.

Chacune de ces réponses est justifiée par des termes du texte, plus faciles à repérer puisque celui-ci est moins long.

3. Surligne les verbes conjugués. Que peux-tu en conclure ?

Le personnage semble victime de sa situation. L'auteur oppose son existence, qui repose sur l'« avoir » et ses rêves : « elle souffrait », « elle songeait ».

2. Deuxième version distribuée : je conserve les paragraphes et ajoute les éléments matériels qui s'opposent dans chaque partie. C'est sur ces oppositions que nous porterons notre attention.

C'était une de ces jolies et charmantes filles, nées, comme par une erreur du destin, dans une famille d'employés. Elle n'avait aucun moyen d'être épousée par un homme riche et distingué ; et elle se laissa marier avec un petit commis du ministère de l'Instruction publique.

Elle fut simple, ne pouvant être parée, mais malheureuse comme une déclassée.

Elle souffrait sans cesse, se sentant née pour toutes les délicatesses et tous les luxes. Elle souffrait de la pauvreté de son logement, de la misère des murs, de l'usure des sièges, de la laideur des étoffes. La vue de la petite Bretonne qui faisait son humble ménage éveillait en elle des regrets désolés et des rêves éperdus. Elle songeait aux antichambres nettes, capitonnées avec des tentures orientales, éclairées par de hautes torchères de bronze, et aux deux grands valets en culotte courte qui dorment dans les larges fauteuils, assoupis par la chaleur lourde du calorifère. Elle songeait aux grands salons vêtus de soie ancienne, aux meubles fins portant des bibelots inestimables, et aux

petits salons coquets parfumés, faits pour la causerie de cinq heures avec les amis les plus intimes, les hommes connus et recherchés dont toutes les femmes envient et désirent l'attention.

Quand elle s'asseyait, pour dîner, devant la table ronde couverte d'une nappe de trois jours, en face de son mari qui découvrait la soupière en déclarant d'un air enchanté : « Ah! le bon pot-au-feu ! je ne sais rien de meilleur que cela », elle songeait aux dîners fins, aux argenteries reluisantes, aux tapisseries peuplant les murailles de personnages anciens et d'oiseaux étranges au milieu d'une forêt de féerie ; elle songeait aux plats exquis servis en des vaisselles merveilleuses, aux galanteries chuchotées et écoutées avec un sourire de sphinx, tout en mangeant la chair rose d'une truite ou des ailes de gélinotte.

Elle n'avait pas de toilettes, pas de bijoux, rien. Et elle n'aimait que cela ; elle se sentait faite pour cela. Elle eût tant désiré plaire, être enviée, être séduisante et recherchée.

Elle avait une amie riche, une camarade de couvent qu'elle ne voulait plus aller voir, tant elle souffrait en revenant. Et elle pleurait pendant des jours entiers, de chagrin, de regret, de désespoir et de détresse.

Je demande aux élèves de retrouver les informations données précédemment en les surlignant : cela permet d'exercer la compétence de lecture ciblée en les entraînant à repérer rapidement des mots, des phrases connus.

Ils surlignent les verbes comme « souffrait, songeait, avait » qui ont été ajoutés dans cette version. La frustration de Mathilde est mise en évidence.

Puis je leur distribue un tableau à compléter, qui reprend les oppositions. Dans ce tableau, la première colonne est déjà donnée. Les élèves retrouvent dans le texte les équivalents dans le décor imaginé : cela permet de travailler le lexique et les expansions du nom :

Complète ce tableau :

la réalité du personnage = ses regrets « désolés »	les songes du personnage = ses rêves « éperdus »
murs	
sièges	
étoffes	
la petite Bretonne	
son mari	

pot au feu	
soupière	
« Ah! le bon pot-au-feu ! je ne sais rien de meilleur que cela »,	

Voici le travail réalisé avec eux :

la réalité du personnage = ses regrets « désolés »	les songes du personnage = ses rêves « éperdus »
murs	antichambres nettes, petits salons coquets, parfumés, murailles
sièges	meubles fins, bibelots inestimables
étoffes	tentures orientales, soie ancienne, tapisseries peuplées de personnages anciens et d'oiseaux étranges au milieu d'une forêt de féerie
la petite Bretonne	deux grands valets en culotte courte
son mari	les hommes connus et recherchés
pot au feu	dîners fins, chair rose d'une truite, ailes de gélinotte
soupière	argenterie reluisante, vaisselles merveilleuses
« Ah! le bon pot-au-feu ! je ne sais rien de meilleur que cela »,	galanteries chuchotées et écoutées avec un sourire de Sphinx

Très vite, les élèves remarquent que les rêves de luxe sont proches du monde des Contes de fées tels Cendrillon, la Belle au Bois dormant, et que l'héroïne vit dans l'illusion.

3. La version intégrale est distribuée :

C'était une de ces jolies et charmantes filles, nées, comme par une erreur du destin, dans une famille d'employés. Elle n'avait pas de dot, pas d'espérances, aucun moyen d'être connue, comprise, aimée, épousée par un homme riche et distingué ; et elle se laissa marier avec un petit commis du ministère de l'Instruction publique.

Elle fut simple, ne pouvant être parée, mais malheureuse comme une déclassée ; car les femmes n'ont point de caste ni de race, leur beauté, leur grâce et leur charme leur servant de naissance et de famille. Leur finesse native, leur instinct d'élégance, leur souplesse d'esprit sont leur seule hiérarchie, et font des filles du peuple les égales des plus grandes dames.

Elle souffrait sans cesse, se sentant née pour toutes les délicatesses et tous les luxes. Elle souffrait de la pauvreté de son logement, de la misère des murs, de l'usure des sièges, de la laideur des étoffes. Toutes ces choses, dont une autre femme de sa caste ne se serait même pas aperçue, la torturaient et l'indignaient. La vue de la petite Bretonne qui faisait son humble ménage éveillait en elle des regrets désolés et des rêves éperdus. Elle songeait aux antichambres nettes, capitonnées avec des tentures orientales, éclairées par de hautes torchères de bronze, et aux deux grands valets en culotte courte qui dorment dans les larges fauteuils, assoupis par la chaleur lourde du calorifère. Elle songeait aux grands salons vêtus de soie ancienne, aux meubles fins portant des bibelots inestimables, et aux petits salons coquets parfumés, faits pour la causerie de cinq heures avec les amis les plus intimes, les hommes connus et recherchés dont toutes les femmes envient et désirent l'attention.

Quand elle s'asseyait, pour dîner, devant la table ronde couverte d'une nappe de trois jours, en face de son mari qui découvrait la soupière en déclarant d'un air enchanté : « Ah ! le bon pot-au-feu ! je ne sais rien de meilleur que cela », elle songeait aux dîners fins, aux argenteries reluisantes, aux tapisseries peuplant les murailles de personnages anciens et d'oiseaux étranges au milieu d'une forêt de féerie ; elle songeait aux plats exquis servis en des vaisselles merveilleuses, aux galanteries chuchotées et écoutées avec un sourire de sphinx, tout en mangeant la chair rose d'une truite ou des ailes de gélinotte.

Elle n'avait pas de toilettes, pas de bijoux, rien. Et elle n'aimait que cela ; elle se sentait faite pour cela. Elle eût tant désiré plaire, être enviée, être séduisante et recherchée.

Elle avait une amie riche, une camarade de couvent qu'elle ne voulait plus aller voir, tant elle souffrait en revenant. Et elle pleurait pendant des jours entiers, de chagrin, de regret, de désespoir et de détresse.

Cette version est projetée sur le tableau numérique interactif. Sont surlignées de différentes couleurs les phrases présentes dans les versions antérieures. L'objectif est de se concentrer sur ce qui a été ajouté. Une lecture est faite de ces ajouts.

Il s'agit de comprendre que c'est le narrateur qui porte un jugement ici. Il exprime son point de vue sur la femme et montre une distance critique par rapport à son personnage. Il considère que pour être distinguée, Mathilde n'a pas nécessairement besoin de posséder des biens et un mari riche, mais qu'elle devrait avoir en elle la « beauté, la grâce et le charme » propre aux femmes. Rapidement, on peut évoquer les jugements personnels du narrateur et les préjugés de son époque.

En tous les cas, les élèves ont compris qu'il n'avait guère de sympathie pour ce personnage.

En conclusion, nous complétons les attentes de lecture d'un incipit trouvées avant l'étude de cet extrait. Nous formalisons les fonctions d'un incipit. Et nous préparons la suite de la lecture : que peut-il arriver à cette femme qui vit dans un décalage constant entre la réalité modeste et ses rêves illusoire ?

Les élèves dyslexiques ont réalisé les activités comme les autres élèves. Dans la première version, ils ont trouvé assez facilement les éléments demandés, « parce que le texte était court et qu'il y avait beaucoup de paragraphes » ont-ils répondu.

Avec la deuxième version du texte, il leur a fallu beaucoup plus de temps que les autres élèves pour compléter le tableau et trouver les correspondances entre le monde réel de Mathilde et son univers rêvé. Pour certains d'entre eux, j'ai dû réduire les recherches à effectuer.

Pour ce qui est des ajouts de la troisième et dernière version, ce sont essentiellement les élèves moteurs qui ont apporté les éléments de réponses.

En revanche, ils ont tous pu participer à la synthèse finale et sont véritablement entrés dans l'histoire.

Cette démarche nécessite de prendre du temps avec les élèves pour étudier un extrait. On choisira peut-être le plus compliqué ou le plus long de la séquence. Mais il permet aux élèves dyslexiques de ne pas décrocher tout de suite, de lire le texte dans son ensemble et d'en comprendre le fonctionnement. Les nombreuses lectures, à voix haute ou à voix basse quand il s'agit de surligner les passages déjà présents dans la version précédente, permettent aux élèves de devenir familiers du récit et d'exercer plusieurs types de lecture : la lecture pour comprendre, la lecture pour repérer, la lecture ciblée.

Le temps de préparation est relativement important pour l'enseignant, car il s'agit de bien cibler les passages à conserver d'une version à l'autre, pour mettre en évidence un point en particulier et pour conserver au texte son mouvement et son sens premier.

Si nous avons choisi ci-dessus des textes à dominante narrative, cette proposition de reconstruction du texte pourrait paraître plus évidente pour un texte à dominante descriptive dans lequel on aurait repéré les éléments de la description, les thèmes, auxquels on aurait ajouté les expansions, c'est-à-dire les propos représentés par l'adjectif, la proposition subordonnée relative, le complément du nom, la comparaison.

On pourrait décliner cette démarche en demandant à des groupes d'élèves de différents niveaux de travailler sur une version différente, pour présenter aux autres ce qu'ils ont découvert, par exemple.

On pourrait également demander aux élèves moteurs de partir d'un texte complet pour le

simplifier, et d'en présenter les versions aux élèves plus en difficulté.

Annexe 1 : Madame de Sévigné, Lettre à Monsieur de Coulanges, 15 décembre 1670

Textes donnés aux élèves

Première version :

Madame de Sévigné, *Lettres*, Lettre à Monsieur de Coulanges, 15 décembre 1670

A Paris, ce lundi 15 décembre 1670

M. de Lauzun épouse dimanche au Louvre ... Mademoiselle.

Adieu.

Deuxième version :

Madame de Sévigné, *Lettres*, Lettre à Monsieur de Coulanges, 15 décembre 1670

A Paris, ce lundi 15 décembre 1670

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse : une chose enfin qui se fera dimanche.

Je ne puis me résoudre à la dire ; devinez-la. Jetez-vous votre langue aux chiens ? Eh bien ! il faut donc vous la dire : M. de Lauzun épouse dimanche au Louvre, devinez qui.

Il faut donc à la fin vous le dire : il épouse, dimanche, au Louvre, avec la permission du Roi, Mademoiselle de..., Mademoiselle..., devinez le nom : il épouse Mademoiselle, ma foi !

Si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, nous trouverons que vous avez raison ; nous en avons fait autant que vous.

Adieu.

Troisième version :

Madame de Sévigné, *Lettres*, Lettre à Monsieur de Coulanges, 15 décembre 1670

A Paris, ce lundi 15 décembre 1670

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande : une chose enfin qui se fera dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la berlue ; une chose qui se fera dimanche, et qui ne sera peut-être pas faite lundi.

Je ne puis me résoudre à la dire ; devinez-la : je vous le donne en trois. Jetez-vous votre langue aux chiens ? Eh bien ! il faut donc vous la dire : M. de Lauzun épouse dimanche au Louvre, devinez qui, je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent.

Mme de Coulanges dit : " Voilà qui est bien difficile à deviner ; c'est Mme de la Vallière.

- Point du tout, Madame.
- C'est donc Mlle de Retz ?
- Point du tout, vous êtes bien provinciale.
- Vraiment, nous sommes bien bêtes, dites-vous, c'est Mlle Colbert.

- Encore moins.

- C'est assurément Mlle de Créquy.

- Vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin vous le dire : il épouse, dimanche, au Louvre, avec la permission du Roi, Mademoiselle de..., Mademoiselle..., devinez le nom : il épouse Mademoiselle, ma foi ! par ma foi ! ma foi jurée ! Mademoiselle, la grande Mademoiselle ; Mademoiselle, fille de feu Monsieur, petite-fille d'Henri IV ;

Si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer ; si enfin vous nous dites des injures : nous trouverons que vous avez raison ; nous en avons fait autant que vous.

Adieu ; les lettres qui seront portées par cette ordinaire vous feront savoir si nous disons vrai ou non.

Quatrième version intégrale :

Madame de Sévigné, *Lettres*, Lettre à Monsieur de Coulanges, 15 décembre 1670

A Paris, ce lundi 15 décembre 1670

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus secrète jusqu'aujourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie : enfin une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans nos siècles passés, encore cet exemple n'est-il pas juste ; une chose que l'on ne peut pas croire à Paris (comment la pourrait-on croire à Lyon ?) ; une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde ; une chose qui comble de joie Madame de Rohan et Madame d'Hauterive ; une chose enfin qui se fera dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la berlue ; une chose qui se fera dimanche, et qui ne sera peut-être pas faite lundi.

Je ne puis me résoudre à la dire ; devinez-la : je vous le donne en trois. Jetez-vous votre langue aux chiens ? Eh bien ! il faut donc vous la dire : M. de Lauzun épouse dimanche au Louvre, devinez qui, je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent.

Mme de Coulanges dit : " Voilà qui est bien difficile à deviner ; c'est Mme de la Vallière.

- Point du tout, Madame.

- C'est donc Mlle de Retz ?

- Point du tout, vous êtes bien provinciale.

- Vraiment, nous sommes bien bêtes, dites-vous, c'est Mlle Colbert.

- Encore moins.

- C'est assurément Mlle de Créquy.

- Vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin vous le dire : il épouse, dimanche, au Louvre, avec la permission du Roi, Mademoiselle de..., Mademoiselle..., devinez le nom : il épouse Mademoiselle, ma foi ! par ma foi ! ma foi jurée ! Mademoiselle, la grande Mademoiselle ; Mademoiselle, fille de feu Monsieur, petite-fille d'Henri IV ; Mlle d'Eu, Mlle de Dombes, Mlle de Montpensier, Mlle d'Orléans, Mademoiselle, cousine germaine du Roi ; Mademoiselle, destinée au trône ; Mademoiselle, le seul parti de France qui fût digne de Monsieur. »

Voilà un beau sujet de discourir. Si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer ; si enfin vous nous dites des injures : nous trouverons que vous avez raison ; nous en avons fait autant que vous.

Adieu ; les lettres qui seront portées par cet ordinaire vous feront savoir si nous disons vrai ou non.

Annexe 2 : Incipit de La Parure de Guy de Maupassant 1884

Textes donnés aux élèves

Première version :

C'était une de ces jolies et charmantes filles, nées, comme par une erreur du destin, dans une famille d'employés. Elle se laissa marier avec un petit commis du ministère de l'Instruction publique.

Elle fut simple, ne pouvant être parée, mais malheureuse comme une déclassée.

Elle souffrait de la pauvreté de son logement. Elle songeait aux grands salons vêtus de soie ancienne.

Quand elle s'asseyait, pour dîner, devant la table ronde couverte d'une nappe de trois jours, elle songeait aux dîners fins, elle songeait aux plats exquis servis en des vaisselles merveilleuses.

Elle n'avait pas de toilettes, pas de bijoux, rien.

Elle avait une amie riche, une camarade de couvent qu'elle ne voulait plus aller voir,

tant elle souffrait en revenant.

Deuxième version :

C'était une de ces jolies et charmantes filles, nées, comme par une erreur du destin, dans une famille d'employés. Elle n'avait aucun moyen d'être épousée par un homme riche et distingué ; et elle se laissa marier avec un petit commis du ministère de l'Instruction publique.

Elle fut simple, ne pouvant être parée, mais malheureuse comme une déclassée.

Elle souffrait sans cesse, se sentant née pour toutes les délicatesses et tous les luxes. Elle souffrait de la pauvreté de son logement, de la misère des murs, de l'usure des sièges, de la laideur des étoffes. La vue de la petite Bretonne qui faisait son humble ménage éveillait en elle des regrets désolés et des rêves éperdus. Elle songeait aux antichambres nettes, capitonnées avec des tentures orientales, éclairées par de hautes torchères de bronze, et aux deux grands valets en culotte courte qui dorment dans les larges fauteuils, assoupis par la chaleur lourde du calorifère. Elle songeait aux grands salons vêtus de soie ancienne, aux meubles fins portant des bibelots inestimables, et aux petits salons coquets parfumés, faits pour la causerie de cinq heures avec les amis les plus intimes, les hommes connus et recherchés dont toutes les femmes envient et désirent l'attention.

Quand elle s'asseyait, pour dîner, devant la table ronde couverte d'une nappe de trois jours, en face de son mari qui découvrait la soupière en déclarant d'un air enchanté : «Ah! le bon pot-au-feu ! je ne sais rien de meilleur que cela», elle songeait aux dîners fins, aux argenteries reluisantes, aux tapisseries peuplant les murailles de personnages anciens et d'oiseaux étranges au milieu d'une forêt de féerie ; elle songeait aux plats exquis servis en des vaisselles merveilleuses, aux galanteries chuchotées et écoutées avec un sourire de sphinx, tout en mangeant la chair rose d'une truite ou des ailes de gélinotte.

Elle n'avait pas de toilettes, pas de bijoux, rien. Et elle n'aimait que cela ; elle se sentait faite pour cela. Elle eût tant désiré plaire, être enviée, être séduisante et

recherchée.

Elle avait une amie riche, une camarade de couvent qu'elle ne voulait plus aller voir, tant elle souffrait en revenant. Et elle pleurait pendant des jours entiers, de chagrin, de regret, de désespoir et de détresse.

Troisième version intégrale :

C'était une de ces jolies et charmantes filles, nées, comme par une erreur du destin, dans une famille d'employés. Elle n'avait pas de dot, pas d'espérances, aucun moyen d'être connue, comprise, aimée, épousée par un homme riche et distingué ; et elle se laissa marier avec un petit commis du ministère de l'Instruction publique.

Elle fut simple, ne pouvant être parée, mais malheureuse comme une déclassée ; car les femmes n'ont point de caste ni de race, leur beauté, leur grâce et leur charme leur servant de naissance et de famille. Leur finesse native, leur instinct d'élégance, leur souplesse d'esprit sont leur seule hiérarchie, et font des filles du peuple les égales des plus grandes dames.

Elle souffrait sans cesse, se sentant née pour toutes les délicatesses et tous les luxes. Elle souffrait de la pauvreté de son logement, de la misère des murs, de l'usure des sièges, de la laideur des étoffes. Toutes ces choses, dont une autre femme de sa caste ne se serait même pas aperçue, la torturaient et l'indignaient. La vue de la petite Bretonne qui faisait son humble ménage éveillait en elle des regrets désolés et des rêves éperdus. Elle songeait aux antichambres nettes, capitonnées avec des tentures orientales, éclairées par de hautes torchères de bronze, et aux deux grands valets en culotte courte qui dorment dans les larges fauteuils, assoupis par la chaleur lourde du calorifère. Elle songeait aux grands salons vêtus de soie ancienne, aux meubles fins portant des bibelots inestimables, et aux petits salons coquets parfumés, faits pour la causerie de cinq heures avec les amis les plus intimes, les hommes connus et recherchés dont toutes les femmes envient et désirent l'attention.

Quand elle s'asseyait, pour dîner, devant la table ronde couverte d'une nappe de trois jours, en face de son mari qui découvrait la soupière en déclarant d'un air enchanté :

«Ah! le bon pot-au-feu ! je ne sais rien de meilleur que cela», elle songeait aux dîners fins, aux argenteries reluisantes, aux tapisseries peuplant les murailles de personnages anciens et d'oiseaux étranges au milieu d'une forêt de féerie ; elle songeait aux plats exquis servis en des vaisselles merveilleuses, aux galanteries chuchotées et écoutées avec un sourire de sphinx, tout en mangeant la chair rose d'une truite ou des ailes de gélinotte.

Elle n'avait pas de toilettes, pas de bijoux, rien. Et elle n'aimait que cela ; elle se sentait faite pour cela. Elle eût tant désiré plaire, être enviée, être séduisante et recherchée.

Elle avait une amie riche, une camarade de couvent qu'elle ne voulait plus aller voir, tant elle souffrait en revenant. Et elle pleurait pendant des jours entiers, de chagrin, de regret, de désespoir et de détresse.